



Le travail avec les plantes en maraîchage

Aurélie Javelle

► To cite this version:

Aurélie Javelle. Le travail avec les plantes en maraîchage. Revue d'Anthropologie des Connaissances, 2023, 17 (1), <10.4000/rac.29746>. <hal-04013692>

HAL Id: hal-04013692

<https://hal.science/hal-04013692v1>

Submitted on 6 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

Le travail avec les plantes en maraîchage

Du contrôle aux jeux végétaux

Working with plants in market gardening. From control to plants playing

Trabajar con plantas en la horticultura. Del control a los plantas jugando

Aurélie Javelle



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rac/29746>

ISSN : 1760-5393

Éditeur

Société d'Anthropologie des Connaissances

Le travail avec les plantes en maraîchage

Du contrôle aux jeux végétaux

Working with plants in market gardening. From control to plants playing
Trabajar con plantas en la horticultura. Del control a los plantas jugando

Aurélie Javelle

Introduction

- 1 Le récent intérêt porté aux végétaux, qui les prend en compte en tant qu'êtres sensibles, voire « intelligents », en opposition à une tradition qui les envisage passifs, muets et immobiles est qualifié de « *plant turn* » par l'anthropologue Natasha Myers (2015, p. 40). Ce tournant nous fait découvrir des manières d'être particulières, et des manières d'être en lien avec les plantes, non pas selon des cadres de références zoocentrées mais en (re)découvrant les spécificités des plantes, leur « *plantness* » (Darley, 1990), c'est-à-dire les manières qu'elles ont d'être, dans leur globalité, en lien étroit avec leur environnement. Le « *plant turn* » s'inscrit dans la remise en question de l'exceptionnalisme anthropocentrique en appréhendant les plantes non pas seulement en tant que créatures mécaniques mais comme étant capables de développer des facultés spécifiques d'autonomie et de sensibilité. Même s'il reste difficile de s'éloigner de l'idée d'une plante machine entretenue, encore aujourd'hui, par la technicisation (Gerber & Hiernaux, 2021), des travaux scientifiques se multiplient pour appréhender un mode d'existence différent du nôtre : l'intelligence des plantes, leur conscience, leurs capacités cognitives et à communiquer entre elles, leurs perceptions sont étudiées et engendrent de multiples débats.
- 2 Parmi la multiplication des compétences discutées à propos des plantes, peut-on dire qu'elles travaillent ? Il y a près de 30 ans, en sociologie rurale, Michèle Salmona a intitulé « Travail et liens avec la plante » un chapitre de l'ouvrage qu'elle a consacré aux paysans français ; il y est notamment question de maraîchers qui parlent du travail

de la plante, sur la base d'observations physiologiques et de métaphores anthropomorphiques (Salmona, 1994, p. 245). Le travail des plantes y est, par ailleurs, mentionné sans différenciation d'avec le travail de l'animal (Salmona, 1994, p. 222). Aujourd'hui, en anthropologie, Dusan Kazic (2022) rapporte les propos de paysans qui affirment que les plantes travaillent. Parler de travail végétal traduit le ressenti qu'ils ont de l'intelligence et de la sensibilité des plantes. L'affirmation d'un travail végétal permet également de revendiquer, selon l'auteur, des rapports qui refusent d'être contraints par la production capitaliste, car ils sont fondés sur l'attention aux plantes et le développement de relations avec elles. Pourtant, comme dans l'étude de Salmona, les différences entre travail animal et végétal sont estompées puisque le terme de « travail » est utilisé de la même façon par certains agriculteurs à propos des plantes et des vers de terre. Il renvoie à des principes similaires, selon lesquels animaux et végétaux travaillent pareillement à assurer leurs propres conditions d'existence, processus dont les humains bénéficient. Enfin, des auteurs se revendiquant des humanités environnementales et étudiant la place des végétaux en ville définissent, quant à eux, un travail végétal désignant les compétences végétales affirmées par les gestionnaires urbains qui les valorisent, redistribuant ainsi le travail au-delà des humains (Ernwein, Ginn & Palmer, 2021, p.151). Le terme a, là aussi, une valeur métaphorique et est utilisé afin de pointer du doigt les risques d'exploitation qui peuvent en résulter de la part des économies capitalistes (Ernwein, Ginn & Palmer, 2021).

- 3 Anthropomorphisme et métaphores contiennent les actions des plantes dans des cadres anthropiques, et l'analogie de ces actions avec le travail renvoie à ses enjeux humains. Ces procédés interrogent car ils se réfèrent à des actions intentionnelles, faculté discutée au sein du monde de la recherche. Afin de participer aux travaux cherchant à déterminer ce que font les plantes en contexte de production, je prends le parti d'étudier, comme dans les enquêtes ethnographiques citées, comment les humains travaillent avec les plantes. Néanmoins, je n'explorerai pas ce que disent et font les maraîchers au prisme d'un travail des plantes, mais des expressions de leur « *plantness* ». Cette posture permet d'éviter de postuler dès à présent que les plantes travaillent. En cela, je reste fidèle aux considérations des maraîchers à l'origine de l'étude ethnologique présentée ici, qui ne revendiquent pas le travail des plantes, mais mentionnent le travail qu'ils font avec elles. Ce que font les plantes est révélé à travers le travail des maraîchers : c'est dans la description de leurs interactions avec les plantes que l'on peut caractériser ce qu'elles font, selon quels critères et comment elles participent à l'évolution des pratiques et des connaissances des maraîchers. Je fais l'hypothèse que les végétaux s'expriment, non pas de façon purement mécaniste mais, dans une certaine mesure, de manière indéterminée, dans une autonomie qui leur sont propre et qui leur permet d'entreprendre certaines actions. Je fais également l'hypothèse que ces manières d'être sont accueillies diversement selon les maraîchers, selon leur capacité à porter « une attention amicale et émue » aux plantes (Lieutaghi, 1991). Interroger les différentes formes du travail avec les plantes permet de révéler ce qu'elles font en fonction de ce que leur autorisent les maraîchers, de leur acceptation ou non des manières d'être végétales. Les activités végétales étant libres de toute intentionnalité productive, on peut supposer qu'elles amènent de fait le système agricole sur d'autres chemins que ceux initialement prévus, d'autant plus que les manières d'être spécifiques des plantes peuvent s'exprimer et être entendues. Si bien que l'accueil le plus large fait aux « *plantness* » permet d'envisager l'acceptation de

manifestations inattendues qui sortent des structures établies par les humains dans le cadre de leur travail. Je propose de rapprocher ces situations de ce que Donna J. Haraway analyse comme étant des jeux « tout court¹ » (2021, p. 370), qui autorisent à faire des expériences et prendre de la distance d'avec les règles. Les jeux portent une dimension constructiviste par la possibilité sans cesse renouvelée qu'ils offrent de construire de nouvelles manières de produire. Lorsqu'ils sont appliqués aux plantes, ils stimuleraient le remaniement des structures pensées et posées par les humains et initieraient la possibilité de remettre en question les savoirs humains stabilisés, d'interroger les acquis et les certitudes des maraîchers. Les jeux végétaux seraient ainsi des processus actifs impliquant « de sortir des règles et de faire advenir quelque chose d'autre » (Haraway, 2021, p. 370). Les jeux des plantes n'existent donc pas en soi, mais dans les relations avec les maraîchers qui travaillent avec elles, lorsqu'ils acceptent d'interagir avec elles. Le caractère apparemment frivole et aléatoire de ce que je qualifie de jeux ouvriraient des processus dynamiques de transformation des règles de production. Que font les plantes ? Quels degrés d'autonomie et d'indétermination expriment-elles par rapport aux prévisions humaines ? Comment les maraîchers tolèrent-ils et intègrent-ils dans leurs itinéraires techniques l'indétermination de ce que peuvent faire les plantes, alors que cela déborde leurs cadres et leurs connaissances ? De quelles manières ces écarts participent-ils aux processus de production ? À partir de quand ces écarts peuvent-ils être qualifiés de jeux ? En quoi modifient-ils les connaissances des maraîchers ? Dans quelle mesure cela fait-il évoluer le travail humain ?

- 4 Après une présentation du terrain ethnologique mené auprès de maraîchers en Agriculture Biologique ou ayant la mention Nature & Progrès du sud de la France, les trois temps suivants exploreront les différences du travail humain avec les plantes, cultivées ou non, selon un gradient d'accueil aux expressions des « *plantness* » des végétaux dans les pratiques des maraîchers. Nous décrirons des situations où le travail humain tente de contenir autant que possible les expressions végétales jusqu'à des situations où l'on peut observer l'acceptation de manifestations végétales libres, que l'on qualifie alors de jeux.

Le terrain

- 5 Le terrain ethnologique s'est déroulé sur quatre ans en Cévennes sud-lozérienne et nord-gardoise auprès de 14 maraîchers et a été complété par deux travaux de Master 2 ancrés pour l'un en agronomie (Catalogna, 2014), pour l'autre en ethnologie (de la Grandville, 2016). Les maraîchers ont la mention Nature & Progrès et/ou sont en Agriculture Biologique : 4 en AB, 2 à la fois AB et N&P, et 8 N&P. Tous ont été choisis sur une zone qui offre une cohérence géomorphologique et tous pratiquent le maraîchage, même s'ils diversifient leurs productions (miel, fromage...) et complètent parfois leurs revenus par des activités non agricoles.
- 6 L'association N&P, qui a posé historiquement le premier cahier des charges homologué de la bio, c'est-à-dire la non-utilisation de produits chimiques de synthèse, critique aujourd'hui ce qu'elle considère comme une érosion des exigences du signe « AB » et se positionne dans une démarche qu'elle considère plus rigoureuse en termes de « contraintes agronomiques [...] renforcées et [d]es principes d'une agriculture durable tant du point de vue de la nature que des humains, explicités » (Teil, 2012, p. 107).

L'agriculture biologique, quant à elle, fait l'objet de plans ministériels successifs² et est quantitativement beaucoup plus présente sur le territoire national que N&P³. Le label AB est reconnu par l'Europe, mais pas la mention N&P. Ces deux modes d'agriculture s'appuient sur le principe de favoriser la biodiversité et de valoriser au mieux les processus écologiques.

- 7 Les agriculteurs rencontrés se répartissent dans douze communes (deux dans le Gard, dix en Lozère), toutes en climat méditerranéen. Les vallées où sont situées les fermes ont connu, dans la foulée de mai 1968 et au cours des années 1970, une immigration de néo-ruraux en marge du site le plus investi, qui était le plateau du Larzac. Aujourd'hui, dans les Cévennes, les résidences secondaires représentent fréquemment plus de la moitié des habitations communales. Dans les statistiques INSEE, la répartition socioprofessionnelle de la population des communes concernées, comme les emplois par catégorie socioprofessionnelle, ne sont pas disponibles. Les systèmes en terrasse sur lesquels les maraîchers travaillent sont invisibles dans les statistiques agricoles nationales, mais aussi dans les données plus locales du Parc National des Cévennes ou de l'organisme de gestion du site inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.
- 8 Les agriculteurs rencontrés vivent sur des fermes en terrain schisteux accidenté, se situant entre 400 et 760 m d'altitude. Conditions météorologiques extrêmes, fortes pentes, sols pauvres et peu profonds, tout se combine pour délimiter les zones de cultures aux endroits qui peuvent être arrosés ou bien là où la terre a été enrichie, quitte à faire dire aux maraîchers qu'ils font des cultures en « jardinières que les anciens ont rempli de terre », la terre ayant été montée depuis les ruisseaux en contrebas.
- 9 Les fermes sont généralement très isolées, souvent accessibles uniquement par des pistes. La SAU moyenne est de 25 ha, certaines fermes pouvant couvrir plus de 60 ha, mais beaucoup moins d'1 ha est exploité en maraîchage. Les terrains étant en pente, les maraîchers cultivent sur des terrasses qui font en moyenne quelques centaines de mètres carrés, certaines pouvant être plutôt de l'ordre de la dizaine de mètres carrés.
- 10 Les modes de conduite du maraîchage sont le plein champ (la surface est plane, la délimitation entre cultures et allées est assez floue), les buttes (les zones de cultures sont au moins 30-40 cm plus hautes que les allées), les planches permanentes (les zones de cultures sont entre 10 et 20 cm plus hautes que les allées) (Catalogna, 2014, p. 21). Les maraîchers appellent indistinctement ces zones de cultures des « jardins ». Les jardins correspondent à toutes les zones cultivées, certaines parties pouvant cependant rester non cultivées durant, par exemple, une saison, faute de temps ou pour mener une expérimentation. Les légumes sont vendus aux marchés locaux ou à quelques coopératives bio. Les légumes ou fruits bruts sont faiblement valorisés et doivent être travaillés pour gagner de la valeur. Les produits transformés (confitures, chutneys, farines...) sont vendus plutôt à des touristes ou aux résidents secondaires, sur des marchés, des foires ou en coopératives.
- 11 Les maraîchers empruntent librement leurs pratiques à différentes démarches culturelles (biodynamie, permaculture, etc.), sans suivre un mouvement en particulier. Ils tirent leurs informations de sources très éclectiques, « de bric et de broc », à l'exemple de pratiques maraîchères dans le Var (Beltrame *et al.*, 1980, p. 155) : ils les prennent dans des livres d'agronomie, des magazines, des revues techniques, sur le Net, lors de formations continues, d'échanges avec d'autres personnes, agricultrices ou non, en activité ou retraités, entre voisins originaires des Cévennes ou entre pairs, par

exemple lors de réunions ou de foires. Certains, par intérêt, se tiennent au courant du travail effectué par le botaniste Gérard Ducerf, qui vient sur le terrain à la demande de cueilleuses de plantes, ou encore échangent autour des formations d'un agriculteur qui se définit pédologue⁴. Une maraîchère résume :

Rien n'est fixe. Il faut prendre un petit peu de tout le monde. Même un petit peu de biodynamie, prendre un tout petit peu de tout le monde, le petit peu qui te convient.

- 12 Deux agriculteurs sont originaires de la région, les autres viennent de diverses régions françaises, voire d'autres pays européens (Angleterre, Belgique, Allemagne). Ces « néos », dont les installations s'égrènent depuis les années 1970 jusqu'à récemment, sont arrivés par les circonstances de la vie, au fil des rencontres ou au hasard de voyages. Ils se sont installés là non pas spécifiquement pour y travailler en tant que maraîchers, mais par envie de pouvoir y vivre en adéquation avec leurs valeurs de respect du vivant, leurs revendications citoyennes et environnementales, le maraîchage étant un moyen d'atteindre ces buts. Parmi les maraîchers interrogés, deux sont fils ou petits-fils d'agriculteurs. Tous ont des formations et des parcours très hétérogènes, un producteur N&P, par exemple, ayant une maîtrise en philosophie. La très grande majorité n'a pas de formation initiale agricole excepté en BPREA⁵, comme cette agricultrice N&P qui a fait une année en lettres modernes avant un BPREA de floriculture. Les deux agriculteurs qui ont une formation supérieure agricole (un BTS GPN⁶ et un BTS grandes cultures) sont en AB. Les fermes s'organisent fréquemment de façon concentrique : habitat, terrasses en cultures de légumes, avec parfois quelques prés et/ou vergers, puis surfaces recouvertes de châtaigniers, elles-mêmes, entourées de surfaces en chênes verts. Les plantes pérennes de production héritées des anciens (châtaigniers, arbres ou arbustes fruitiers) cohabitent avec les légumes choisis par le maraîcher. Les arbres fruitiers et les petits fruits sont perçus comme un héritage. Certains ont été retrouvés sur des parcelles abandonnées depuis une ou deux générations à l'arrivée du maraîcher. Faute d'entretien régulier, une bonne partie de ces arbres et arbustes ne sont pas exploitables, mais ils donnent des indices de variétés locales adaptées au milieu et des terrasses les plus adaptées aux cultures grâce à des terres plus profondes et/ou plus riches, dans le cas du framboisier par exemple. À l'inverse, la patrimonialisation est très peu mentionnée dans les discours en ce qui concerne les légumes, malgré deux variétés identifiées comme traditionnellement cultivées en Cévennes : le pois chiche et l'oignon doux. Quelques maraîchers cultivent le pois chiche, par exemple, dans des rotations pomme de terre-seigle-pois chiche. La culture intensive de l'oignon doux, elle, se fait sur les terres les plus riches du Gard et est soumise à des pratiques conventionnelles bien que relativement cadrées par l'AOP⁷. Les maraîchers rencontrés produisent des oignons doux sans label particulier.

Une prise en compte variable des manières d'être végétales

- 13 Les maraîchers n'ont pas tous les mêmes niveaux de contrôle de leurs cultures et donc des plantes qui y sont présentes. Nous allons explorer ces variations qui vont permettre de rendre compte des différentes manières dont les expressions des « plantness » des plantes peuvent être perçues et accueillies, depuis le verrouillage jusqu'à l'acceptation

d'initiatives végétales, ainsi que des répercussions que cela a sur les connaissances humaines.

- 14 Par la suite, je vais différencier plantes cultivées et adventices, même si, comme nous le verrons, certaines de ces dernières peuvent être valorisées et certaines des premières peuvent devenir férales. Je regroupe sous le terme agronomique générique d'« adventices » des plantes que les maraîchers désignent comme « adventices », « mauvaises herbes », « les herbes dont je n'ai pas besoin » ou encore « herbes sauvages ».

Une intention de contrôle unilatéralement humaine

- 15 La volonté de contrôle des cultures se traduit de différentes façons. Par exemple, les semis sont anticipés voire très cadrés, comme cela peut être le cas pour cette maraîchère AB installée à temps plein depuis deux ans et qui utilise un tableur comme outil de gestion de ses semis pour tout planifier sur une année :

L'idée, c'est vraiment de se dire : « L'hiver, je fais ça, ça me prend beaucoup de temps, et après, je suis bonne pour l'année. »

- 16 Elle construit son outil en s'appuyant sur des fiches techniques de maraîchage bio, élaborées par des organismes professionnels dans d'autres conditions pédoclimatiques. Elle ne se détachera pas de cette programmation tout au long de l'année :

Si tu me demandes : « Qu'est-ce que tu vas faire demain ? », je suis incapable de te le dire. Parce que pour moi, c'est tout déposé là, donc tout ça sort de ma tête, tout est écrit.

- 17 L'organisation cognitive élaborée devant un ordinateur grâce à des savoirs préétablis rassure cette maraîchère « parce que, justement, on te donne des recettes ». Dans la même volonté de se sécuriser, une autre maraîchère AB, qui a un an d'expérience de plus que sa collègue, se réfère à ses débuts à des savoirs stabilisés collectés dans diverses sources d'informations,

pour être sûre qu'il fallait bien qu'[elle] sème à tel moment, et qu'[elle] fasse comme ci ou comme ça.

- 18 Elle reconnaît néanmoins que, bien que rassurants, ces savoirs extérieurs induisent une certaine distance par rapport au contexte spécifique de sa ferme.

- 19 La gestion de l'incertitude du résultat est aussi une motivation au contrôle étroit des productions, comme le constate un couple N&P, installé depuis plus de vingt ans, qui reconnaît avoir des pratiques très cadrées de temps en temps, « quand tu es obligé de faire une production un peu plus importante », comme cela a été le cas récemment pour une parcelle de salades où aucun débordement n'était possible, de façon à s'assurer des revenus. Dans ce cas, les maraîchers mettent en œuvre une succession d'interventions culturales dont ils ont éprouvé, sur la durée, l'efficacité et qui n'est pas censée laisser de place au hasard. Ainsi, un maraîcher AB récemment installé – qui a contracté un prêt jeune agriculteur – et une maraîchère N&P – qui avait le même engagement financier à son installation douze ans plus tôt – n'auront pas la même gestion du risque que les maraîchers n'ayant pas contracté de prêt, dans leur volonté d'habiter le territoire en se mettant en marge du système capitaliste. Les deux premiers maraîchers doivent ou ont dû rembourser mensuellement le prêt à une banque, et, de ce fait, s'assurer la rentabilité de leurs cultures. Ils préfèrent donc laisser le moins de marge possible à l'incertitude (Girard, 2014) et baliser leurs productions avec des

savoirs scientifiques appris durant leurs diverses formations initiales ou continues. Tous les espaces sont alors occupés par des cultures qui sont étroitement surveillées et qui suivent, là aussi, des itinéraires techniques stabilisés. Les adventices sont également étroitement surveillées pour le risque qu'elles représentent vivantes vis-à-vis des plantes cultivées, « l'énergie » contenue dans le sol devant être utilisée par ces dernières et ne pas être « volée » par leurs concurrentes non cultivées :

Quand les herbes sont là, elles vont prendre l'énergie qu'on a mis dans le sol. [...] Si les herbes [dont] j'ai pas besoin [...] viennent et qu'elles prennent l'énergie... après, elles prennent la place donc ça fait un travail énorme pour les enlever. (Maraîcher N&P installé depuis plus de 20 ans.)

- 20 La dimension esthétique peut parfois donner envie aux maraîchers d'accepter certaines plantes, les nécessités productives mettant cependant un terme à cette tolérance :

À un moment, j'avais laissé... il y avait de la matricaire, une camomille sauvage, de la verveine fil de fer... C'est des plantes que j'aime bien, donc je laissais quand je déshermais, mais après c'était envahi.

- 21 Un autre maraîcher ayant une grande surface en plein champ (4000 m²) est assez catégorique dans sa gestion de « l'herbe », terme englobant toutes les adventices considérées comme menaçant ses cultures :

Je ne crois pas qu'il faille faire des théories sur l'herbe, il faut occuper le terrain devant elle, c'est ça le principe. Occuper le terrain pour qu'elle ne s'implante pas, qu'elle ne prenne pas possession du terrain.

- 22 Si les adventices – quelles qu'elles soient – réussissent à germer, le risque représenté par leur présence est corrélé à la hauteur des plantes cultivées. Plus celles-ci sont basses, plus les adventices ont la possibilité de les étouffer rapidement, puisqu'elles « vont leur faire trop d'ombre » (maraîchère AB) et elles seront enlevées au-delà d'une certaine hauteur. Sinon, les adventices peuvent être tolérées si elles sont mortes : que ce soient des plantes désherbées sur les zones de culture ou des plantes venues des espaces boisés (fougères, genêts, feuilles de forêt), elles peuvent être ramassées et couvrir efficacement les sols et servir de mulch⁸. Les spécificités de chaque plante à faire cela apparaissent à ce moment et sont valorisées pour satisfaire des objectifs pré-identifiés. Ces spécificités restent donc globalement contrôlées, maîtrisées par leur assèchement au bon moment ou par leur broyage qui permet de les transformer en moyens efficaces pour contenir la germination trop impétueuse de leurs congénères. L'important est que cette matière végétale, dont on ôte la vitalité, apporte ce qu'on espère d'elle dans la fonction qu'on lui donne, sans déborder de ce rôle en déposant des graines dans le sol. À ce niveau, une paille d'une matière végétale cultivée, mais d'origine mal connue, est plus dangereuse que des adventices coupées avant épiaison. Des plantes sont mobilisées pour la simple présence de leur matière sèche ou en décomposition dans les processus biogéochimiques et non pas pour leur vitalité. Mais mortes, elles peuvent aussi être recherchées pour leurs principes actifs, puisqu'elles peuvent servir en décoctions pour lutter contre la rouille (la prêle) et servir de fertilisant (l'ortie). Enfin, bogues de châtaignes, feuilles, fougères, adventices arrachées, pulpes de pommes... sont utilisées dans le compost et deviennent terre de culture grâce au processus naturel de décomposition que les maraîchers laissent opérer :

Tout ce qui est végétal, je me dis que c'est bien d'en faire de la terre... Est-ce qu'elle a des qualités... ? Mais ça fait déjà de la terre. On est sur le caillou, la terre est précieuse. (Couple N&P.)

- 23 Dans les exemples mentionnés, les maraîchers décident seuls des processus à induire selon des normes fonctionnalistes plaquées sur les systèmes vivants. L'intention humaine de production est définie et cherche à faire disparaître l'expressivité des plantes, étouffée sous les interdits ou les contrôles imposés par le prévisionnel.
- 24 La recherche d'autonomisation décrite ici, strictement pilotée par l'humain afin d'exclure toute manifestation perçue comme dangereuse pour les cultures, peut se transformer parfois en situations où la plante prend la main en partie dans les choix à opérer, ce que nous allons à présent examiner.

Une autonomie qui change de main

- 25 En ce qui concerne les plantes cultivées, une fois le semis effectué, la germination et les premiers temps des plantules sont les plus risqués et poussent le maraîcher à une surveillance et des interventions accrues. Cependant,
- une fois que la graine est levée, pour moi, elle est suffisamment forte pour faire sa place, et, après, c'est de l'optimisation, comme si on essayait de la mettre dans les meilleures conditions pour qu'elle produise. (Jeune maraîchère AB.)
- 26 Si l'on se réfère à la classification de l'agronome et ethnobotaniste André-Georges Haudricourt (1962), les deux étapes du choix des graines et de leur semis sont des pratiques de l'ordre de l'action directe positive (sélection, contact et surveillance rapprochés) afin de tendre vers un système conduit selon les principes de l'action indirecte négative, c'est-à-dire valorisant l'autonomisation des plantes cultivées, comme les associations culturales qui sont pratiquées de façon à diminuer les risques de dégât par des ravageurs :
- [Tu associes les plantes ?] Oui, au maximum. En fait, j'ai un petit tableau. [de compatibilité entre les plantes ?] Oui, voilà. Autant que je peux. (Maraîchère AB.)
- 27 L'action indirecte négative porte aussi sur les actions de soin portées au sol. Il s'agit de :
- Nourrir la terre, puis je plante mes plantes et ça va produire quelque chose. (Maraîchère N&P.)
- 28 Les plantes cultivées doivent « trouver dans leur environnement ce dont [elles] ont besoin » comme le déclare un jeune maraîcher N&P, ayant suivi peu de temps auparavant une formation sur la vie du sol, sans en avoir retiré néanmoins beaucoup plus de précisions. L'expression « ce dont elles ont besoin » donne de la place à l'incertitude quant aux processus que la plante doit suivre et que le maraîcher connaît uniquement selon un principe général, les processus souterrains échappant à son contrôle étant donné leur diversité et leur complexité, mais aussi leur invisibilité. Les discours entendus traduisent une forme de confiance dans la plante grâce aux capacités qu'elle a mais, du fait de l'absence de maîtrise humaine des processus à l'œuvre, il s'agit d'une confiance contrainte : les maraîchers doivent s'en remettre aux plantes et s'inscrivent ainsi « dans une relation de délégation » asymétrique (Karpik, 1996, p. 529). Cette posture s'apparente à un « laisser faire » la nature car elle « serait à même de faire les choses d'elle-même » (Barbier & Goulet, 2013, p. 204) grâce aux capacités végétales que n'a pas l'humain pour interagir avec le sol. La confiance est en outre différente selon que la plante est cultivée ou spontanée, puisque dans le premier cas, l'attention est initialement plutôt bienveillante, alors qu'il y aura plus de défiance envers les adventices.

- 29 Des adventices vivantes, donc menaçantes, peuvent être néanmoins accueillies dans les cultures selon les seuils de tolérance individuels des maraîchers, leurs connaissances écologiques ou leur capacité d'adaptation. Les autorisations sont accordées espèce par espèce selon différents critères. Par exemple, la ronce est tolérée, malgré le risque d'invasion qu'elle représente, car ses racines ameublissent le sol avant une mise en culture. La consoude, elle, est semée aux pieds des murs des terrasses pour contenir les ronces qui risquent d'investir les buttes mais aussi parce que « un pied de consoude [...] envoie carrément la dose [aux pieds de tomate] », estime un jeune maraîcher N&P venant de s'installer, en faisant référence aux nutriments que cette plante apporte à ses cultures. Le même maraîcher estime, en parlant des chénopodes qui vont « sortir, spontanément » que
- si je veux aller dans le sens d'éviter les intrants, reconstituer du sol, j'ai plutôt intérêt à le laisser et voir comment est-ce que je peux m'en accommoder. Je comprends un peu mieux ce qu'il fait là. Ce n'est pas juste une mauvaise herbe, eh bien non. [...] il joue son rôle [équilibrer le sol].
- 30 Les adventices réussissent à s'immiscer vivantes dans les itinéraires de production et à y contribuer en faisant preuve de leur utilité sur la base d'actions cohérentes avec les critères humains de production, à condition de ne pas exprimer d'autres facettes que celles pour lesquelles elles sont tolérées et de ne pas gêner les plantes cultivées. Leur acceptation est soumise à négociation, comme le résume une maraîchère AB :
- Elles ont le droit... mais pas partout [...], il y a des compromis partout.
- 31 Les apparitions sont d'autant mieux tolérées qu'elles peuvent être expliquées en partie par des connaissances stabilisées, leur permettant ainsi de rentrer dans des schémas étudiés plus finement que dans les cas de délégations accordées aux plantes cultivées, à qui on laissera faire plus de choses. À l'inverse, les négociations sont inenvisageables avec certaines plantes, comme le liseron ou le chiendent qui ne seront jamais tolérés étant donné leur caractère trop invasif.
- 32 Certaines plantes apparues spontanément dans des cultures peuvent y être laissées en raison de propriétés qui sont soupçonnées puis confirmées. Par exemple, une maraîchère AB découvre que la carotte sauvage attire la mouche de la carotte avant ses congénères cultivées et leur sert ainsi de protection. La maraîchère n'avait pas de raison particulière d'enlever les carottes sauvages apparues près des carottes cultivées mais ne leur connaissait pas spécifiquement cette propriété. Elle a supposé un intérêt aux carottes sauvages, vu leur parenté d'espèce avec les carottes domestiques et a, avec l'expérience, confirmé et justifié cet intérêt, complétant ainsi ses connaissances.
- 33 Dans leur recherche d'autonomisation du système, la majorité des maraîchers choisissent des semences de variétés rustiques et anciennes, la rusticité favorisant, selon eux, l'adaptation des plantes aux spécificités du lieu et montrant, au bout de quelques générations, des différences avec la même variété achetée et donc venant d'un autre site (Demeulenaere, 2013). Si bien que certains utilisent les semences de leur propre production, au moins pour les cultures les plus « faciles », selon leur expression, comme la tomate. Cette réflexion appuie l'affirmation de la « mémoire » des plantes soutenue par le biologiste Anthony Trewavas (2017, p. 2) dans l'exploration qu'il a initiée de l'intelligence des plantes mais qui n'est pas partagée au sein de la communauté des biologistes. Quels que soient les débats scientifiques, qui ne sont pas mentionnés par les maraîchers, une jeune maraîchère AB constate empiriquement l'adaptation des plants de tomate aux spécificités des lieux :

J'ai constaté encore cette année que mes graines que j'ai récoltées sont sorties 4 jours, 4 à 5 jours avant celles que j'ai achetées. Donc je me dis que c'est qu'elles s'habituent au climat ici. (Jeune maraîchère AB.)

Des manières d'être ludiques

34 La délégation donnée aux plantes peut amener les maraîchers à expérimenter des pratiques, et être alors confrontés à des réactions végétales non envisagées.

35 Ainsi, des pommes de terre, ayant dépassé le temps assigné par les conventions et considérées trop vieilles pour être plantées, ont montré de quoi elles sont capables alors que rien n'était réellement attendu d'elles, comme se souvient ce maraîcher qui les a posées directement sur le sol, sous du foin :

J'ai fait ça parce que c'était une cagette de patates que j'avais complètement oubliée, qui était restée sur une étagère dans la cave [...]. Ça ne ressemblait plus à rien [...], mais au lieu de les jeter, j'avais lu ça quelque part, que c'était un moyen de faire, au lieu de les mettre sur le compost, j'ai pris un bout de terrain et j'ai fait ça. Eh bien, j'ai ramassé des pommes de terre nouvelles au mois de novembre. (Maraîcher N&P avec plus de 20 ans d'expérience.)

36 Il a laissé à ses plants de pommes de terre la possibilité d'exprimer une capacité dont il n'était pas certain. Il a également fait face à des initiatives de la part d'arbres fruitiers et de pieds de vignes sur une terrasse qu'il ne cultivait pas :

Là, j'ai l'impression que ce sera plutôt un verger sur cette parcelle. En voyant qu'il y a pas mal d'arbres qui poussent tout seuls, des pommiers, des cerisiers... et puis des vignes partout... Donc je vais faire des treilles, [...] mettre ces vignes dessus, et du coup, sous l'ombre des treilles, je pense qu'il y a moyen d'avoir des salades et des radis en plein été. Qui seront au frais. (Maraîcher N&P avec plus de 20 ans d'expérience.)

37 Le maraîcher s'est adapté aux propositions faites par les plantes, en intégrant une fonction maraîchère à un espace qu'il n'avait pas imaginé de cette façon. Il fait évoluer son système de production et modifie son offre de vente grâce à l'apprentissage qu'il fait des expressions végétales. Cet apprentissage a été rendu possible par l'accumulation d'observations des plantes qui, peu à peu, l'ont amené à découvrir des végétaux comme des entités dont les initiatives peuvent le surprendre et l'inviter à les découvrir autrement qu'au sein des cadres spatiaux et organisationnels déjà connus. Les plantes font bouger ses références cognitives. Aux savoirs stabilisés qu'ils ont accumulés, les maraîchers peuvent également ajouter des connaissances⁹ développées grâce à l'attention portée aux végétaux. Cette attention s'incarne notamment, par exemple, dans des tentatives exprimées de comprendre ce qui peut plaire à la plante :

Je mets des cailloux aux aromates pour garder l'humidité. Je me suis dit que ça allait leur plaire, les cailloux. (Un maraîcher N&P avec plus de 20 ans d'expérience.)

38 Le maraîcher que nous venons de citer préconise une attention à chaque plante en particulier, une recherche de compréhension de ce qui lui plaît en fonction de là où elle se trouve, de son environnement et des pratiques qu'il a envers elle. Il parle d'empathie :

Essayer d'avoir un peu d'empathie avec la plante, et voir « comment est-ce que tu veux pousser ? », et comment « je peux t'aider, ou pas ? », et « tu pousses comme ça ? » et puis ça marche.

39 L'attention est d'autant plus favorisée que les maraîchers « mettent en retrait leur propre intentionnalité dans leurs pratiques » (Demeulenaere, 2013, p. 437). Ils laissent

ainsi de la place à ce que la plante exprime. Le développement d'une observation attentive permet qu'apparaissent les spécificités de la plante, qui la différencient du générique d'une « plante-modèle », notion agronomique allant de pair avec des savoirs scientifiques applicables largement mais qui, de fait, perdent les spécificités locales. Les plantes participent à développer chez les maraîchers des connaissances teintées de phytocentrisme en tant que préoccupation morale en faveur de la singularité des plantes (Marder, 2018, p. 120).

- 40 Les initiatives végétales peuvent autoriser, si elles sont acceptées, qu'humains et plantes participent activement ensemble à l'élaboration de la production. Par exemple, un autre maraîcher N&P cultive à présent toute l'année une variété de salade découverte sept ou huit ans plus tôt et initialement destinée à pousser au printemps et en été. Il a laissé des plants monter en graines pendant plusieurs années pour des raisons esthétiques et pour récupérer les semences. Il souligne qu'il a développé cette pratique parce qu'il a accueilli la proposition de la salade puisque c'est elle qui est à l'origine de ce changement :

Mais c'est elle qui nous l'a montré, parce que c'est elle qui s'est semée toute seule l'hiver, au départ.

- 41 Contrairement aux habitudes stylistiques qui placent généralement l'humain comme sujet des verbes d'action envers les plantes (Pollan, 2001, p. xiv), c'est ici la salade qui est le sujet du verbe d'action dans la bouche du maraîcher. Il a accepté de ne pas raisonner uniquement au rythme d'une saison de production, mais de donner une place au rythme de la salade. Celle-ci a pu exprimer un potentiel imprévu, à la condition de ne pas être confinée dans des fonctionnements imaginés par le maraîcher et de vivre à l'écart des interventions humaines pendant un temps. Cela a permis à la plante et au maraîcher de développer un « agencement polyphonique » (Tsing, 2017, p. 61) c'est-à-dire une production obéissant à des temporalités différentes de celles imposées par les protocoles anthropiques, le respect de la trajectoire de la salade ayant rendu possible au maraîcher de s'extraire du rythme productif habituel. L'autonomie accordée à la salade a permis d'obtenir des résultats créatifs, puisque contre intuitifs du point de vue des savoirs agronomiques stabilisés qui affirmaient que c'était une salade de printemps et d'été.

- 42 Les expressions des indéterminations végétales par rapport aux prévisions des maraîchers instaurent une dynamique dans les systèmes productifs qui peut leur plaire. Un maraîcher N&P vivant en communauté déclare en son nom et celui de ses collègues :

Ce dont on a envie, c'est de continuer à s'amuser comme des gosses. On n'a pas envie de devenir des adultes, qui ne croient plus en rien, pour lesquels tout est figé, [quand] il y a une manière de fonctionner : « elle est bien, ça marche, allez hop on la fait, terminé, on ne se pose plus de questions ».

- 43 L'amusement observé sur le terrain chez certains maraîchers face aux activités inopinées apparemment sans but, fantaisistes et hasardeuses des plantes est dû à la dynamique et au caractère non répétitif du système qui en résulte et dont ils tirent plaisir. Les manières d'être végétales modifient de fait les termes des modalités de production et ont pour conséquence de créer des ouvertures dans les structures anthropiques, faisant écho à l'envie de certains maraîchers de ne pas être contraints, dans leur travail, par des cadres rigides. L'autonomie des plantes, favorisée par tous les maraîchers dans le but de respecter les interactions intimes qu'elles ont avec le milieu où elles évoluent, peuvent leur échapper et permettent à certains humains d'ouvrir des possibles dont ce sont les plantes elles-mêmes qui commencent à en circonscrire les

caractères. Nous traduisons ce processus en termes du jeu « tout court », tel que nous l'avons exposé plus haut, comme manières de casser les règles par les expressions libres des manières d'être végétales. Le jeu ne peut advenir que parce que des maraîchers s'emparent des manifestations végétales et s'écartent des sentes préétablies. Les jeux ainsi définis peuvent sembler inutiles voire représenter un gaspillage de l'énergie dédiée, ici, à la production, lorsque leurs errements, leurs essais, leurs divagations ne permettent pas aux plantes de correspondre aux seules valeurs d'efficacité et de productivisme, si l'on s'en tient à des critères agronomiques suivant une « ontologie fixiste, réductionniste, instrumentale du vivant » (Demeulenaere, 2013, p. 437). Il est vrai que les jeux peuvent ne pas porter de fruits acceptables pour l'humain, ils ont leurs limites. Les maraîchers en ont bien conscience et leur surveillance de ces vagabondages se traduit sous forme de négociations au cas par cas et de restrictions des initiatives végétales, si nécessaire, par un arrachage ou le passage de la débroussailleuse. Mais on voit que les jeux végétaux peuvent être, paradoxalement, d'autant plus efficaces qu'ils sont pleinement ludiques. Ce sont les caractéristiques du jeu comme processus de déconstruction-reconstruction qui le rendent intéressant à condition de le considérer autrement qu'à travers un prisme utilitaire à court terme. Les maraîchers peuvent s'emparer des propositions végétales et rejoindre ensuite, selon des principes multispécifiques, des objectifs de production. De cette façon, les déviances végétales révèlent tout le sérieux que comporte un exercice ludique (Haraway, 2021, p. 370), mais aussi parce qu'elles permettent l'invention de nouvelles manières de travailler avec les plantes.

Conclusion

- 44 Qu'est-ce que le travail des maraîchers avec les plantes nous montre de ce que font les plantes ? Les exemples présentés montrent des plantes qui sont plus ou moins contraintes dans leurs manières d'être par la mise en œuvre d'activités à but productif. Autant certains maraîchers préfèrent rester établis dans leurs règles anthropiques, autant d'autres acceptent les perspectives végétales qui sortent des règles de travail qu'ils ont imaginées pour eux comme pour elles. Les manifestations des « *plantness* » se font alors jeux en tant que propositions apparemment excentriques, mais qui coïncident avec l'envie de ces maraîchers de s'amuser dans leur travail en n'en figeant pas le déroulement. Ces écarts de conduite permettent l'élaboration d'autres systèmes d'autant plus créatifs et adaptés aux lieux qu'ils peuvent s'exprimer et autoriser des formes distribuées d'action entre humains et végétaux reliés au milieu. Les manifestations végétales donnent ainsi le ton à l'acte productif et façonnent le travail humain. Les propositions ludiques des plantes ne signifient pas qu'elles se révèlent systématiquement récalcitrantes ou, au contraire, propices aux objectifs de production puisque cela consisterait à les anthropomorphiser, mais plutôt qu'elles y participent par toutes leurs différences non intentionnelles. Les maraîchers croisent les jeux végétaux avec leurs objectifs productifs pour tisser des systèmes hybridant des manières humaines et végétales de donner des fruits, des fleurs ou des légumes. Contrairement au travail des maraîchers qui peuvent imposer leur volonté aux plantes, les manifestations ludiques de celles-ci ne contraignent en rien les maraîchers ; pour apprendre à travailler avec elles dans le respect et l'intégration de leurs manières d'être, ils doivent savoir retenir leur intentionnalité, remettre en question leurs

connaissances pour en développer d'autres, tout en accueillant l'inattendu et les incertitudes exprimés par le végétal dans toute ses spécificités.

- 45 L'observation attentive de ce que peuvent faire les plantes élargit les références cognitives des maraîchers en leur apprenant d'autres manières de produire avec elles. Tandis que les maraîchers ne se prononcent pas sur le travail des plantes, travailler avec elles leur apprend leurs manières de jouer, sources de nouvelles postures et de nouvelles pratiques. L'utilité des jeux végétaux peut amener à considérer, selon la pensée marxiste, que plus les plantes sont elles-mêmes, plus elles sont exploitées tout le temps, puisque même des jeux sont ramenés à une production. Mais le respect de leurs manières d'être et la prise en compte de leurs expressions ne sont-ils pas plutôt des expressions d'une ouverture aux manières d'être plante ? N'est-ce pas plutôt un partage de liberté au sens d'une possibilité de créer des systèmes de production imprévus ? N'est-ce pas plutôt un moyen de permettre aux plantes de se singulariser et de participer à des agencements multispécifiques ? Soit autant de moyens de « conspirer avec les plantes¹⁰ » (Myers, 2017).

BIBLIOGRAPHIE

- Barbier, J-M & Goulet F. (2013). Moins de technique, plus de nature : pour une heuristique des pratiques d'écologisation de l'agriculture. *Natures Sciences Sociétés*, 21(2), 200-210. <https://doi.org/10.1051/nss/2013094>
- Beltrame, G., Higelé, P. & Salmona, M. (1980). *Jardins maraîchers. Travail du maraîchage sur le littoral est ou ouest varois*. Paris : CORDES.
- Catalogna, M. (2014). *Analyse des logiques de gestion de la fertilité des sols en maraîchage biologique chez les agriculteurs cévenols*. Mémoire de fin d'étude d'ingénieur agronome, Montpellier SupAgro, Montpellier.
- Darley, W. M. (1990). The Essence of "plantness". *The American Biology Teacher*, 52(6), 354-357. <https://doi.org/10.2307/4449132>
- de la Granville, P. (2016). *Les pratiques agricoles de maraîchers cévenols dans leur contexte, Ébauche d'un champ de relations à l'environnement*. Mémoire de master 2 EDTS, AgroParisTech, Paris.
- Demeulenaere, E. (2013). Les semences entre critique et expérience : les ressorts pratiques d'une contestation paysanne. *Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement*, 94(4), 421-441. <https://doi.org/10.4074/S1966960713014033>.
- Druguet, A. (2010). *De l'invention des paysages à la construction des territoires : les terrasses des Ifugaos (Philippines) et des Cévenols (France)*. Thèse de doctorat, MNHN, Paris.
- Ernwein, M., Ginn, F. & Palmer, J. (2021). *The Work That Plants Do. Life, Labour and the Future of Vegetal Economies*. Berlin: Transcript Verlag.
- Gerber, S. & Hiernaux, Q. (2022). Plants as Machines: History, Philosophy and Practical Consequences of an Idea. *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*, 35(1). <https://doi.org/10.1007/s10806-021-09877-w>

- Girard, N. (2014). Quels sont les nouveaux enjeux de gestion des connaissances ? Exemple de la transition écologique des systèmes agricoles. *Revue Internationale de Psychologie et de Gestion Des Comportements Organisationnels*, XIX (49), 51-78. <https://doi.org/10.3917/rips1.049.0049>
- Haraway, D. J. (2021 [2008]). *Quand les espèces se rencontrent*. Paris : La Découverte.
- Haudricourt, A. G. (1962). Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme*, 2(1), 40-50. <https://doi.org/10.3406/hom.1962.366448>
- Karpik, L. (1996). Dispositifs de confiance et engagements crédibles. *Sociologie du travail*, 38(4), 527-550.
- Kazic, D. (2022). *Quand les plantes n'en font qu'à leur tête. Concevoir un monde sans production ni économie*. Paris : La Découverte.
- Legroux, J. (1989). Système personnel de production de savoir. Dans G. Pineau & G. Jobert (dir.), *Histoires de vie* (T. 2, pp. 217-229). Paris : L'Harmattan.
- Lieutaghi, P. (1991). *La plante compagne : pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale*. Genève, série documentaire des Conservatoire et jardin botaniques de la ville de Genève.
- Marder, M. (2018). Pour un phytocentrisme à venir. Dans Q. Hiernaux & B. Timmermans (éd.), *Philosophie du végétal* (trad. Q. Hiernaux, pp. 115-132). Paris : Vrin.
- Myers, N. (2015). Conversations on Plant Sensing. *NatureCulture*, 3, 35-66.
- Myers, N. (2017). From the Anthropocene to the Planthropocene: Designing Gardens for Plant/People Involution. *History and Anthropology*, 28(3), 297-301. <http://dx.doi.org/10.1080/02757206.2017.1289934>
- Pollan, M. (2001). *The Botany of Desire: A Plant's-Eye View of the World*. New York: Random House.
- Salmona, G. (1994). *Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*. Paris : L'Harmattan.
- Teil, G. (2012). Le bio s'use-t-il ? Analyse du débat autour de la conventionalisation du label bio. *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, 332, 102-118. <https://doi.org/10.4000/economierurale.3708>
- Trewavas, A. (2017). The foundations of plant intelligence. *Interface Focus*, 7(3). <https://doi.org/10.1098/rsfs.2016.0098>
- Tsing, A. (2017) [2015]. *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre sur les ruines du capitalisme*. Paris : La Découverte.

NOTES

1. Donna J. Haraway différencie « *game* » et « *play* », traduits par « jouer à un jeu » et « jouer tout court » (2021, p. 370). Ici, nous nous intéressons au jeu/*play* qui correspond à une attitude ludique, différente du jeu/*game* qui est un dispositif ayant des règles à suivre afin de tenter de gagner.
2. Programme « Ambition bio 2017 » de Stéphane Le Foll et plan « Ambition bio 2022 » par Stéphane Travers.
3. La fédération N&P recense aujourd'hui un peu plus de 1100 exploitations, dont certaines ont le label AB en complément. L'agriculture biologique représente, elle, un peu plus de 53 000

exploitations (<https://agriculture.gouv.fr/infographie-lagriculture-biologique-en-france>, consulté le 28/01/22).

4. Il se définit pédologue grâce aux cours qu'il a suivis dans une école d'agronomie, même s'il reconnaît ne pas avoir le titre accordé par l'AFES, Association Française pour l'Étude du Sol qui certifie les compétences et les connaissances en pédologie par une commission de reconnaissance des compétences. <https://www.afes.fr/actions/reconnaissance-des-competences-en-pedologie/> consulté le 09/07/2022

5. Brevet Professionnel de Responsable d'Entreprise Agricole. Formation destinée aux adultes afin qu'ils puissent accéder au niveau nécessaire pour bénéficier d'aides à l'installation (entre autres critères).

6. Gestion et Protection de la Nature

7. Culture historique dans le sud des Cévennes depuis au moins le XIX^e siècle, l'oignon blanc a été le premier oignon en Europe à bénéficier d'une AOC (appellation d'origine contrôlée) depuis octobre 2003 et d'une AOP (appellation d'origine protégée) depuis juillet 2008 (source : <http://www.oignon-doux-des-cevennes.fr/loignon-doux> consulté le 28/02/2019). Voir aussi la thèse d'Aurélien Druguet (2010), qui décrit l'apparition, le développement et les conditions de cette AOP.

8. Technique originaire de la permaculture et désignant une couverture du sol par une couche de matériaux d'origine organique, minérale ou synthétique. Ici, ce sont principalement les matières organiques qui sont privilégiées, car elles peuvent améliorer le sol tout en le couvrant (et ainsi permettre la rétention d'eau et éviter la pousse des adventices). Les actions d'amélioration seront différentes en fonction du type de matières organiques choisies.

9. Je m'appuie sur le gradient entre savoir et connaissances explicité par Jacques Legroux (1989), selon qui le savoir est extérieur au sujet, alors que la connaissance est le « résultat de l'expérience personnelle, intégrée au sujet au point qu'elle se construit et se confond avec lui ».

10. "how to conspire with the plants" (ma traduction).

RÉSUMÉS

Les végétaux quittent leur statut d'objet passif sans puissance d'agir dans lequel l'humain les avait relégués. Mais peut-on dire qu'ils travaillent ? Un terrain ethnologique mené auprès de maraîchers AB et N&P dans le sud de la France décrit leurs différentes formes du travail avec les plantes, cultivées ou non, afin de caractériser ce qu'elles font en fonction des marges de manœuvre qui leur sont laissées. Les observations montrent des manières d'être végétales qui peuvent s'exprimer de façon plus ou moins autonome selon la capacité de les intégrer que montrent les maraîchers. Si les humains réussissent à accueillir ces manifestations végétales, celles-ci peuvent être caractérisées comme jeux en tant qu'ils permettent de casser les cadres anthropiques de production, faire évoluer les connaissances des maraîchers et permettre l'invention de nouvelles manières de travailler avec les plantes.

Plants are leaving their status of passive objects without power to act in which humans had relegated them. But can we say that they work? An ethnological fieldwork conducted with AB and N&P market gardeners in the south of France describes their different forms of work with plants in order to show what they do according to degree of freedom allowed. Observations show ways of being plants that can express themselves more or less autonomously depending on the ability of market gardeners to integrate them. If humans succeed in welcoming these plant

manifestations, these can be characterized as games insofar as they make it possible to break the anthropic frameworks of production, to develop the knowledge of market gardeners and to allow the invention of new ways of working with plants.

Las plantas dejan su estatus de objetos pasivos sin poder de acción en el que los humanos las habían relegado. ¿Pero podemos decir que trabajan? Un trabajo etnológico realizado con horticultores de AB y N&P en el sur de Francia describe sus diferentes formas de trabajo de los horticultores con las plantas para mostrar lo que hacen según el margen de maniobra permitido. Las observaciones muestran formas de ser plantas que pueden expresarse de forma más o menos autónoma dependiendo de la capacidad de los horticultores para integrarlas. Si los humanos logran acoger estas manifestaciones vegetales, pueden caracterizarse como juegos en la medida en que permiten romper los marcos antrópicos de producción, desarrollar el conocimiento de los horticultores y permitir la invención de nuevas formas de trabajar con las plantas.

INDEX

Palabras claves : horticultura, planta, trabajar con, juego, agroecología

Keywords : market gardening, plant, working with, play, agroecology

Mots-clés : maraîchage, plante, travailler avec, jeu, agroécologie

AUTEUR

AURÉLIE JAVELLE

Ingénieure de recherche en anthropologie de l'environnement. Elle questionne les relations que des maraîchers ont avec la nature et s'intéresse aux pratiques agroécologiques qui combinent approches académique et sensible, intellectuelle et corporelle, et se construisent en interaction avec le milieu.

ORCID : <https://orcid.org/0000-0001-9974-2423>

Adresse : Innovation, Univ Montpellier, CIRAD, INRAE, Montpellier SupAgro, Montpellier, France,
2 place Pierre Viala, FR-34000 Montpellier (France)

Courriel : aurelie.javelle[at]supagro.fr